

DÉPOSITION

JOURNAL  
1940-1944

## PRÉFACE <sup>1</sup>

*On ne trouvera ici que notules et ruminations du temps de l'Occupation. J'ai obéi aux excitations qui me venaient du journal ou de la radio. J'ai noté des propos entendus au bourg et dans les fermes. Je me suis, dans une solitude souvent complète, cogné aux plus hauts problèmes. Comme si c'eût été mon métier. J'ai aussi, cédant à une mode déjà périmée, noté quelques rêves. J'ai retenu du minuscule, de la matière à oublier, de minces sensations. Si je confronte aujourd'hui cette attention à mon « moi », elle me semble indécente. Mais j'ignorais à peu près les bureaux de supplice et les camps d'extermination.*

*Je n'ai pas supprimé les passages, où je parlais durement d'écrivains, qui, depuis, sont morts. Mon jugement ou ma mauvaise humeur ne portait point sur leurs actes, mais sur leurs ouvrages. Vivants, ils ne pourraient point davantage pour me convaincre.*

*Étrange pudding. Je n'y ai rien corrigé. C'eût été trop facile d'ajouter des touches après coup, de mettre en valeur mes pressentiments et d'anéantir mes erreurs.*

*Cela explique beaucoup d'incertitudes, où d'autres que moi peut-être se reconnaîtront. Cela explique l'importance donnée à des faits insignifiants. Cela explique tel jugement sur l'Allemagne, à une époque où je ne savais rien des atrocités.*

*Cela explique le ton sec de ces notes écrites sans aucun souci de mise au point. Ainsi, sur Antoine de Saint-Exupéry, de simples notes d'agenda, sans retouches. Qu'on ne s'étonne donc pas de ne l'y pas voir immobilisé dans « la perfection de la mort ». Qu'on ne s'étonne pas de n'y rien découvrir d'une peine, qui jamais ne guérira.*

1. Il s'agit de la préface que Léon Werth écrivit pour l'édition de *Déposition* de 1946, chez Grasset (N.d.É.).

# I

## DE L'ARMISTICE AU PREMIER DÉBARQUEMENT

## I

### INTERROGATIONS ET DILEMMES

Fin juillet 1940

UN bourg. Zone libre. Confins du Jura et de l'Ain. Trois semaines écoulées depuis que nous connaissons l'armistice <sup>1</sup>.

C'est jour de marché. Peu de bêtes. Mais le souk est comme il est toujours par un beau jour d'été. Le soleil lèche les bâches des baraquements et transforme en « morceaux » somptueux les chemises, les robes de cotonnade et les orthopédiques bretelles.

Je cherche le secret des événements. « Enfin... quoi... que s'est-il passé?... » Je m'adresse à un hobereau, propriétaire terrien. Il n'hésite pas : « Nous avons été vendus. » – « Par qui ? » – « Par qui ? Par les gouvernants, par Daladier <sup>2</sup>... »

Mais un général en retraite, qui est de ses amis, a entendu notre brève conversation et livre à mon incertitude une explication plus large : « C'est la faute de l'auto et de la T.S.F. » Je suppose qu'il accuse le machinisme et le monde moderne en sa totalité. Mais l'Allemagne aussi était malade d'auto et de radio.

Deux minutes plus tard, un cantonnier me désigne le général : « On dit qu'il est de la cinquième colonne. »

« C'était un coup monté, c'était voulu, me dit le boucher, c'était pour empêcher la révolution. »

« Les Anglais, me dit une vieille femme, Parisienne réfugiée au bourg, les Anglais sont des égoïstes et des traîtres... Le général de Gaulle, c'est un prétentieux. »

J'ai entendu pour la première fois le nom du général de Gaulle, lorsque j'étais encore à Paris, lorsqu'il fut appelé par le général

1. L'armistice franco-allemand est conclu dans la clairière de Rethondes le 22 juin ; après que des négociations sont menées à bien avec l'Italie, il entre en application le 25 juin.

2. Édouard Daladier, l'un des caciques du parti radical-socialiste, a été ministre de la Défense nationale du 6 juin 1936 au 18 mai 1940, ministre des Affaires étrangères du 18 mai au 5 juin 1940, et Président du Conseil (pour la troisième fois), du 10 avril 1938 au 20 mars 1940.

Weygand <sup>1</sup>. C'est au commencement de juillet que j'appris, à Montargis, par un numéro du *Matin*, rédigé par la *Kommandantur*, qu'il avait été « destitué à cause de son attitude et qu'il devrait comparaître devant un tribunal de guerre ». Je ne saurais dire par quel assemblage de détails, par quelles nouvelles fusantes, je me suis fait une image du général de Gaulle.

Seul, captif dans la maison de vacances.

J'apprends à connaître la pendule Empire sous globe. Son cadran est entouré d'une étrange architecture dorée : colonnes à tête de sphinx, aigle aux ailes déployées, angelots porteurs de palmes et cygnes buvant dans une fontaine à trois vasques. Très surréaliste. Elle sonne des heures anciennes. Son timbre tient de la clochette d'église et de la boîte à musique des vieux albums ou des poupées dansantes.

Je me réfugie dans ma chambre, comme les bêtes des jardins zoologiques dans leur réduit.

Vieille demeure, vieille bibliothèque. Tout Voltaire, tout Rousseau, tout Balzac.

Je lis Voltaire, le soir. Ses octosyllabes ne sont pas toujours très drôles. Les funambules de la prosodie ont fait mieux depuis. Cependant ceci :

*Une bienveillante catin  
À qui le souffleur ou Crispin  
Fait un enfant dans la coulisse.*

Je ne suis pas sûr qu'il soit un aussi médiocre philosophe qu'on a bien voulu le dire. Sans doute, il ne se baigne pas dans les systèmes. Il les mesure au centimètre. Mais il a des éclairs. Quand il raille les débats théoriques sur la liberté, quand déjà il se moque des facultés de l'âme, quand il dit (dans le *Dictionnaire philosophique*, je crois) qu'il n'y a point de pensée d'homme ou de volonté d'homme, mais seulement des hommes pensant et des hommes voulant, ne devance-t-il pas la « psychologie concrète » de ces dernières années ?

Visite aux R... Vieille famille, où l'on aime les traditions. Les hommes cultivent, et pas toujours de haut, sont officiers, parfois prêtres. Famille de province, qui n'aime point à croire que le monde est mobile, où toutes les femmes sont pieuses, où les grands-pères souvent furent voltairiens.

J'avais toute raison de supposer qu'en ce milieu conservateur et patriote, on serait accablé par le malheur de la France, que du

1. Une affirmation inexacte : c'est Paul Reynaud qui le nomme, le 5 juin 1940, sous-secrétaire d'État à la Guerre ; Weygand se défie profondément de Charles de Gaulle.

moins on ne l'accueillerait pas paresseusement comme un effet de telle politique ou de la fatalité. Tous, vieux et jeunes, s'apitoièrent sur nos maigres repas, nos fatigues et nos risques pendant l'exode. Mais notre étonnement devant la débâcle leur parut un sentiment préhistorique. Notre tristesse leur fut étrangère. Ils avaient accepté l'événement, comme s'il appartenait à la plus vieille collection de faits historiques. Ils manifestaient seulement leur satisfaction de ce que la petite ville, près de laquelle ils habitent, n'ayant point résisté aux Allemands, n'avait pas été bombardée. Et Mme R... ne me cacha pas que l'égoïsme avait toujours été le caractère dominant des Anglais.

Je me faisais à moi-même l'effet d'un voyageur qui, revenant de Chine après dix ans d'absence, s'apitoierait sur un mort oublié.

6 septembre 1940

La peur s'est résolue. En acceptation, en attraction même. L'Allemand est devenu un magicien, qui possède le secret de l'ordre. Je me souviens que Rauschning fait dire à Hitler : « Le petit-bourgeois français m'accueillera comme un libérateur <sup>1</sup>. »

Un journal lyonnais du soir invoque, dans un titre de première page, en grandes capitales, la « générosité de Hitler ».

Mais quelques-uns ont le sentiment que toute une civilisation est menacée d'un naufrage. Un professeur de Lyon, qui vécut toute sa vie dans la paix de l'archéologie, qui jamais ne se mêla à aucune politique, se demande s'il ne doit pas songer à s'expatrier, à s'établir avec sa femme et ses enfants dans l'Amérique du Nord. Sans doute, il n'a pas retenu ses places à la Compagnie transatlantique. Ce n'était point un ferme dessein, ce n'était que le suprême recours d'une pensée inquiète, confiée à un ami. Mais quel signe du trouble des temps!

« On ne sait même pas, me dit un fermier, de quel pays on est... On est comme des bêtes... On se réveille le matin sans rien savoir du monde. »

*« — Hélas! dis-je, milord, il y a des temps où l'on ne peut pas aisément savoir ce que veut la Patrie... »*

*À ces signes funestes, quelques étrangers nous ont crus tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire, et*

1. La citation exacte est : « J'entrerai chez les Français en libérateur. Nous nous présenterons au petit-bourgeois français comme les champions d'un ordre social équitable et d'une paix éternelle... » Hermann Rauschning a rompu avec le parti nazi, s'est exilé, et a publié, en Suisse, en 1939, *Gespräche mit Hitler*, ouvrage immédiatement traduit en français.

*des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se perdre pour toujours. »*

(A. de Vigny, *Servitude et grandeur...*, pp. 304 et 348.)

J'ai grimpé par les bois en haut de plateau. J'ai devant moi la plaine panoramique. Mais la pente des prés est douce. Ainsi la plaine ne semble point en contrebas, mais commencer là même où je suis. On dirait qu'on l'a lancée jusqu'à l'horizon, comme on lance un serpent. Cela détruit l'ennui panoramique, la « belle vue ».

Je m'étends sur l'herbe. J'ai oublié la guerre. Mais un avion passe, allemand ou italien. Avant la guerre, ils ne volaient pas au-dessus de moi, sans ma permission. Maintenant, ils me surveillent.

Les paysans sont immunisés contre les journaux et la radio. Ils ont le sens du doute et construisent lentement leurs passions. Quant aux nouvelles, il leur arrive de les attraper dans l'air, comme les signes de la pluie et du beau temps. Ils savent que le sort de la France se joue sur la Tamise.

Au bourg, on reçoit des nouvelles, vraies ou fausses de Chalon ou de Besançon. Le bourg commence à comprendre que la victoire allemande a d'autres effets qu'un passage de soldats en grandes manœuvres. Le bourg, maintenant, fait des vœux pour l'Angleterre.

C'est ainsi, la France fait des vœux. Elle n'attend plus rien d'elle-même. Elle choisit entre l'Angleterre ou l'Allemagne, comme un parieur choisit un cheval.

Et moi-même, que puis-je d'autre que de vagues ruminations?

Les journaux de Lyon commentent avec docilité les thèmes du gouvernement, ce mélange de nazisme et d'idylisme champêtre.

Un manœuvre est condamné par le tribunal de Trévoux à six mois de prison pour propos défaitistes. Je voudrais connaître la définition juridique du défaitisme en ce mois de septembre 1940.

Je reçois une lettre « ouverte par les autorités de contrôle »<sup>1</sup>.

Quelques Chateaubriant<sup>2</sup> écrivent dans les journaux de la *Kommandantur*. J'espère qu'à la solde d'une Allemagne maîtresse de la France, ils ne sont pas sans indulgence pour ces écrivains français inspirés par Staline, qui du moins ne tenait pas sous sa botte les deux tiers de la France.

On attendait de n'importe quel gouvernement qu'il se déclarât avant tout provisoire, qu'il subsistât jusqu'à la paix dans la réserve

1. Dès l'automne 1940, fonctionne le « contrôle postal et téléphonique », effectué par le Service civil des contrôles techniques, d'abord rattaché au secrétariat d'État à la Guerre. Il permet de surveiller les individus et de contrôler l'opinion publique.

2. Sur Alphonse de Chateaubriant, cf. infra p. 460.

et la pudeur. Mais celui-ci impose ses passions partisans et les habille des laissés-pour-compte du fascisme.

La France est comparable à une usine incendiée. Tout a croulé. Seule, la loge du concierge est intacte. Le concierge l'habite et garde les décombres. Mais il devient fou, ne se contente pas de chasser les pillards, les ramasseurs de métal. Il s'imagine qu'il est le maître de l'usine. Et il plaque à sa vitre des mandements aux ouvriers, des notes de service et surveille attentivement un appareil de pointage, qui n'enregistre plus ni entrées ni sorties. Tel est le maréchal.

Lucien Febvre est mon voisin de campagne. Ses deux cèdres géants ne lui donnent plus qu'un plaisir mêlé d'amertume. Enfermée dans un creux de vallonnements, qui montent doucement vers des crêtes plus rudes, sa maison ne lui est plus un inviolable asile. L'histoire y pénètre et non plus par les archives. Il est accoutumé à la reconstituer. Mais elle se fait autour de lui, toute seule. Il en veut peut-être à la science historique de ne point lui donner une clef des événements. Au fait, il n'a pas besoin de clef. Sa colère sacrée de paysan comtois lui suffit. Colère d'historien aussi, pour qui l'histoire ne fut jamais une classification botanique, mais la poursuite d'une physiologie, autant dire d'une poésie. Je l'ai vu extraire, de vieilles pierres, la vie. Et aussi d'une vieille brochure. Il tenait à la main je ne sais quelle monographie locale de 1840. L'auteur, dans un style académique, mais sonnait juste, étudiait les origines de l'industrie du marbre dans le département du Jura. Febvre, de ce pauvre texte pour académie de province, fit surgir magiquement toute une bourgeoisie, fière d'elle-même, fière d'être censitaire, riche en principes et riche en terres.

Le père François<sup>1</sup> est peut-être le dernier de ces artisans dont on parle tant. Il fabrique des chaises, des fauteuils et les paille. Son atelier, tout en longueur, est dans une venelle. Il se sert d'un tour primitif, dont déjà son père se servait. Je ne saurais décrire cet appareil, qui tient du métier du tisserand et de la meule du rémouleur. Mais il ne ressemble pas du tout aux machines-outils de la grande industrie.

Aucune puissance ne réduira le père François au silence, à moins de le tuer. Non qu'il parle beaucoup. Il dit ce qu'il a à dire. Rien de plus, rien de moins. C'est lui qui mesure la dose et non les puissances.

Il a appris à lire à l'école des Frères (il n'y en avait pas d'autre alors dans la commune). Je ne sais pas ce qu'il a appris, depuis. Moins de choses que Lucien Febvre, assurément. On prétend qu'il

1. Le « Père François » est artisan-chaisier à Saint-Amour (cité pp. 222, 236, 243, 253, 279, 329, 341, 357, 375, 381, 382, 385, 520 580, 690).



ne lit jamais que les journaux de l'année précédente. Cela établit une certaine analogie entre Lucien Febvre et le père François. Car lire les journaux de l'année précédente, c'est déjà une technique d'historien.

22 septembre

Suppression des écoles normales primaires <sup>1</sup>. C'est cousu de fil blanc... Il est vrai que les instituteurs apprenaient trop de faits bruts. Mais les vouer à l'humanisme dégénéré du bachot, les vouloir semblables à ces avocats et médecins, qui se croient cultivés, parce qu'ils se sont calamistré l'esprit, comme on se fait friser chez le coiffeur...

Il n'est question dans *Le Progrès* que de la famille, de la patrie. Une amplification de bachot enrobe de morale traditionnelle la drogue fasciste.

On ne s'étonne pas qu'un journaliste travaille sur idées en simili, fabriquées en série, interchangeables et réversibles. Mais jamais les gouvernements n'ont été à ce point philosophiques, jamais du moins ils n'utilisèrent si impudemment des déchets de philosophie.

23 septembre

Pas de communications postales entre les deux zones. Quelle est l'intention allemande? Scinder? Décomposer? Cela et davantage. Le temps est passé des guerres de pure conquête. L'Allemagne veut convertir. Dominer le monde, ce n'est qu'un vieux rêve de pygmée. L'Allemagne veut réduire le monde à une seule matière.

On me dit qu'un fonctionnaire, en zone occupée, fut révoqué pour catholico-judéo-marxisme maçonnique. Ce n'est pas pure blague. Peu importe que les idées soient vraies ou fausses, contradictoires ou non. Pour les lier, un trait d'union suffit.

Si jamais le général de Gaulle débarquait en France, quel destin!... Images d'Épinal : le général de Gaulle débarque à Cherbourg ou débarque à Calais. Le réveil de la France. Ceux de Vichy s'enfuient, se cachent dans les caves. Ou, espérant ainsi écarter la victoire populaire, ils lui apportent les clés de la France.

D'extrême droite, royaliste, m'a-t-on dit. Et après? Tout est retourné. Il revient de Londres et rapporte la France à la France. Qu'il le veuille ou non, il est l'homme de tout un peuple, l'homme de l'histoire. Il a sauvé la France et ce qui restait en Europe de

1. La loi du 6 octobre 1940 supprime, à compter du 1<sup>er</sup> octobre 1941, les Écoles normales primaires (qui passaient pour des bastions laïques et républicains) envoyant les élèves-maîtres dans les lycées.

civilisation et d'homme. Ce qu'il a voulu est arrivé. Et ce qui est arrivé est plus grand qu'il ne pouvait l'imaginer. Il avait porté en lui une volonté dure et secrète, conçue quand le désastre commençait. Ce n'était encore qu'une volonté militaire. Et sa victoire n'eût été alors qu'une victoire de général. Mais, quand cessa la fuite des soldats sur les routes, on vit la France se fuir elle-même. On ne savait plus où était la France. Il débarque à Cherbourg, il débarque à Calais. Vit-on jamais pareil contact d'un homme et d'une foule ?

Mais n'est-ce pas l'espoir d'un miracle ? Si demain l'Angleterre s'effondre, si demain l'Europe est pour vingt ans, cinquante ans, pour un siècle, germanisée ? Et non pas même germanisée au vieux sens qu'on pouvait encore, il y a vingt ans, donner à ce mot. Et non pas même caporalisée. Car la discipline militaire a ses limites. Demain peut-être l'Europe ne sera plus qu'une machine à fabriquer du produit chimique et de l'homme « synthétique ».

Qu'espère de Gaulle ? À tête froide, croit-il que les avions anglais auront raison de l'Allemagne ? Ou persévère-t-il pour ne point se trahir lui-même ? Est-il prisonnier de sa résistance, de son premier refus ? D'une attitude enfin qu'il a décidée, mais qui commanderait, en dépit des événements, toutes ses décisions ? Il n'a pas voulu que la France se niât, mais n'est-il pas entraîné désormais par la seule obligation de ne pas se renier lui-même ?

## 24 septembre

De Gaulle à Dakar <sup>1</sup>. Bombardement de Dakar. Le ministère des Affaires étrangères communique : « Le général de Gaulle est un traître. »

La lecture du journal devient intolérable. Je m'épuise à lire les chiffres des communiqués britannique et allemand. Ils agissent sur moi comme sur un joueur, l'annonce d'un numéro à la roulette. Le chiffre des avions allemands abattus me semble toujours faible. J'ai la même impatience que lorsque je m'évertuais en vain à détruire une fourmilière. Et je tournoie dans l'espace, à bord de chaque avion anglais en perdition.

Je suis déçu. J'attendais la destruction totale de Berlin. Ainsi me voilà donc semblable aux stratèges des cafés, aux jusqu'aboutistes de 1914 ? Je ne me dissimule point l'analogie, je la regarde en face. C'est une fausse analogie. Je ne m'accuse un instant que par scrupule. Qui m'accusera, son sophisme me laissera sans trouble.

1. Les Forces navales de la France libre, appuyées par une escadre britannique, arrivent devant Dakar, le 23 septembre, pour consolider le ralliement de l'A.É.F. à la France libre et obtenir celui de l'A.O.F. ; mais le gouverneur vichyssois fait tirer sur les plénipotentiaires gaullistes et l'escadre anglo-gaulliste doit abandonner les lieux sans succès.